

Sandra Gribinski



Il n'y a pas de mauvais enfant

Roman

Sandra Gribinski

Il n'y a pas de mauvais enfant

© Sandra Gribinski, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0578-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, celui qui toujours cru en moi.

À Chloé, que je n'ai pas pu sauver...

Et à tous les autres...

« Rien ne révèle mieux l'âme d'une société, que la façon dont elle traite ses enfants. »

Nelson Mandela

Sasha et Gabriel – Juillet 2029

22 mois avant les élections

« Mais Sasha ! Tu ne vas quand même pas sortir comme ça ? »

Elle se réveilla en sursaut. Son cœur palpitait, elle était en nage. Ce n'était qu'un cauchemar. Elle sortit du lit sans faire de bruit mais, en elle, tout bouillonnait. Elle détestait ces moments où ses gestes devenaient trop lents pour la vie qui allait trop vite.

Il était 4 heures du matin et, autour d'elle, la maison était calme. Elle regarda le soleil se lever, et tenta de profiter de ce moment d'apaisement. Ses cauchemars la poursuivaient depuis l'enfance. C'était pareil pour ses crises d'angoisse. Sasha n'avait appris à les dompter qu'après de nombreuses années de thérapie auprès d'Alma. C'était avec elle qu'elle avait compris comment respirer. Le sujet était venu très rapidement, dès la première séance :

— Savez-vous que vous ne respirez pas ?

— Pardon ? Qu'entendez-vous par là ? s'était étonnée Sasha.

Elle avait le don de répondre à une question par une autre question.

— Je ne vous entends pas respirer, justement. Ne l'avez-vous jamais remarqué ? lui avait demandé la psy très calmement.

— Personne ne me l'a jamais dit, en tout cas. C'est vrai que je n'ai jamais pu courir quand j'étais petite et que je suis souvent essoufflée quand je parle trop longtemps. Comme maintenant, par exemple.

— Vous voyez donc de quoi je parle, avait repris Alma.

— Je vois, mais je n'en avais jamais eu conscience avant.

— Et cela vous évoque quoi, lorsque je vous le dis ? Que ressentez-vous dans votre corps ?

— Je n'en sais rien. Je dirais... de l'oppression. Un étouffement. Ça se situe là, au niveau de la gorge et de la poitrine. Quand je vous le dis, et que j'y pense, j'ai effectivement besoin de prendre une grande inspiration.

— Allons-y, alors. Prenons ensemble cette grande inspiration, par le nez surtout, en gonflant bien le ventre et, ensuite, nous soufflerons par la bouche, tranquillement. Je le fais avec vous.

Sasha avait été très surprise et presque gênée de respirer ainsi auprès d'une personne qu'elle ne connaissait que depuis dix minutes, et qui s'autorisait à respirer fort sans aucune honte. Mais elle s'était prêtée au jeu. Elle voulait que tout ça change, elle voulait s'en sortir. Si elle devait commencer par respirer, alors elle respirerait.

— Bien, maintenant, racontez-moi, d'où ça vous vient ? Comment se fait-il qu'une jeune femme de 28 ans ne sache pas respirer ?

C'est alors qu'elle avait raconté son histoire, celle d'une petite fille qui avait grandi auprès d'une mère tyrannique, qui l'avait étouffée au moment de sa naissance. Sasha était née avec le cordon autour du cou. Avant même de commencer à vivre, elle avait failli mourir. (Alma se posa la question du suicide intra-utérin). Puis dès les premiers jours durant lesquels Mère avait tenté de l'allaiter avec ses seins trop gros qui l'étouffaient plus qu'ils ne la nourrissaient. Cet asthme que personne n'avait jamais réussi à comprendre et à traiter convenablement. Et c'était dans cette première séance de thérapie que Sasha avait donc appris qu'on pouvait se séparer pendant quelques secondes de l'angoisse, et ce, par une simple respiration.

Mais revenons à cette chaude nuit de juillet. Sasha sentit que ce cauchemar n'était pas comme les autres. Elle devait en faire quelque chose. Cette robe à paillettes qui la mettait tant en valeur, dans ce bleu azur aux reflets turquoise, ces sequins qui scintillaient dans la lumière du salon de la maison de son enfance, la forme parfaite qui venait camoufler la rondeur de ses hanches et mettre en lumière son décolleté parfait. Et pourtant, cette phrase dans son cauchemar, qui avait effacé instantanément son sourire. Quelques mots que Mère lui avait jetés. Tout s'était joué dans le regard et dans le ton cinglant, accusateur, dénigrant.

— Non mais Sasha, tu ne vas quand même pas sortir comme ça ?

Le choc avait été brutal. Elle était passée en une fraction de seconde d'un sentiment de toute-puissance à l'effondrement total. Ces quelques secondes oniriques reflétaient parfaitement le chaos de son enfance.

— Respire, Sasha, respire, se dit-elle dans sa tête.

Mais ce n'était pas sa voix qu'elle entendait, c'était celle d'Alma. Cette femme qu'elle aurait tant aimé avoir pour mère.

— N'oublie pas de respirer. Tout va s'arranger. Tu es en vie, et tu peux respirer. Regarde, c'est facile. Respire, prends de l'air par ton nez, tu sens ton ventre se gonfler et, après, tu rejettes tout cet air par la bouche et le nez. Ton ventre se dégonfle progressivement, c'est normal. Non, ton ventre n'est pas vide. Non, tu ne vas pas mourir si tu rejettes cet air que tu respirez, tu ne vas pas en manquer. Inspire, expire, on ne manque pas d'air ici, sur Terre, il y a tout l'air dont tu as besoin, Sasha. Vas-y, continue, n'aie pas peur d'en manquer, il y en a autant que tu en as besoin.

En regardant le soleil, elle expliqua à la petite fille qui était en elle qu'elle était en sécurité ici et maintenant, dans sa maison silencieuse et ensoleillée par ce bain de lumière. Tant d'années de thérapie pour enfin apprendre à respirer... et tenter de comprendre la toxicité de sa mère.

Sasha s'était toujours sentie perdue, dans son corps, dans sa vie sociale, sa famille. Perdue, ne sachant jamais quoi faire, ni même qui elle devait être.

Lorsqu'elle était sortie de sa première séance de thérapie, elle était partie s'installer dans le parc à quelques mètres du cabinet. Parc qui était rapidement devenu sa *safe place*. Et c'est là que Gabriel l'avait trouvée, comme ça, assise sur un banc. Il courait, finissait son jogging. Elle était perdue dans ses pensées après tout ce qu'elle venait de comprendre à la suite de cette première séance. Elle naviguait entre sa culpabilité et sa colère.

Ce que Gabriel avait vu chez Sasha ce jour-là, il ne l'oublierait jamais. Cette attirance irréprouvable, tel un aimant, il ne pouvait pas faire autrement que de l'approcher, mais il avait senti qu'il devait le faire sans l'effrayer. Alors il avait commencé ses étirements sur le banc près d'elle. Gênée et presque bousculée par tant de proximité, elle avait voulu partir, mais son instinct, qu'elle écoutait pourtant peu alors, lui avait asséné de rester là, près de ce garçon en sueur qui tentait de lui sourire.

— Elles ne vous vont pas bien, vos pensées, lui avait-il dit.

— Pardon ?

Surprise par cette phrase si peu commune, Sasha n'avait su que répondre.

— Vos pensées, elles empêchent de vous voir.

— Ah oui et pourquoi ?

— Parce qu’elles ne vous appartiennent pas.

— Mais comment vous le savez ?

— Je le sens, c’est tout.

— C’est surtout votre sueur que vous devez sentir, lui avait-elle répondu d’un air malicieux.

— J’essaie d’être poétique, original et, vous, vous me ramenez tout de suite ici dans la réalité.

— Oui, c’est comme ça que je fonctionne le mieux.

Mais où voulait-il en venir et pourquoi n’arrivait-elle pas à partir ? Ils étaient là sous le grand chêne du parc. Des enfants jouaient dans la structure devant eux, d’autres tapaient dans un ballon ou tombaient en roller. La lumière du jour laissait place à la douce obscurité du crépuscule. Il la regardait intensément, elle regardait les enfants. Elle était comme hypnotisée par les allées et venues d’une petite fille blonde sur le toboggan. Les rires qui sortaient si librement de sa bouche étaient comme des coups de poignard pour Sasha, car ils lui rappelaient comme elle en avait manqué, elle, de cette liberté de rire, de ces allers-retours sur le toboggan, de cette glissade, de ce lâcher-prise imposé et qui génère tant de joie. Tout ça parce qu’elle était soi-disant fragile, trop fragile pour s’amuser et pour rire.

Et cet appel de liberté était alors si puissant que cette petite fille lui avait presque donné envie de pleurer. Gabriel, à ses côtés, était subjugué par la beauté et la fragilité qui se dégageaient de Sasha. À quoi pensait-elle ? Pourquoi était-elle si triste et semblait si perdue ?

— Si je suis donc bloqué dans la réalité et le pragmatisme, puis-je vous demander votre prénom ?

— Sasha Rose Vendenski.

— Je voulais juste votre prénom.

— Il ne peut se dissocier du reste. Sasha Rose Vendenski, c’est ma seule

identité, celle que je sais être... Enfin, pas vraiment...

— Vous êtes intrigante, Sasha Rose Vendenski.

— Et vous êtes...

— Gabriel Charles Puisan, l'avait-il coupée.

— J'allais plutôt dire « entreprenant »...

— Ah oui, ça, je sais, on me le dit souvent.

— On ? Des femmes surtout, j'imagine, lui avait-elle répondu, très taquine.

— Pas seulement. Disons que je n'ai pas peur.

— Pas peur ? C'est fou, dites-moi, comment vous faites ? La peur m'accompagne à chaque instant.

Pourquoi s'était-elle livrée ainsi ? Jamais cela ne lui était arrivé auparavant.

— Je n'ai pas peur, car je sais que je saurai toujours rebondir et que rien n'est grave, irréparable, si ce n'est la mort. J'ai peur de la mort. C'est tout. J'ai une envie insatiable de vivre, un besoin vital, donc oui j'ai très peur de mourir. Mais pour le reste, au pire, il se passe quoi ? Tenez, prenez notre petite conversation. Au pire, vous seriez partie. Bon, OK, ça fait mal sur le moment, et cela m'aurait fait chier, c'est certain, mais en quoi c'est grave, finalement ? Une blessure d'ego. Oui, cette fille me plaisait et elle m'a mis un vent royal. Oui, ça fait un peu mal, mais je ne serais pas mort pour autant ! Donc je n'ai pas peur quand je sais que je ne vais pas mourir...

— Mais moi, je ne sais même pas vivre, puisque je ne sais même pas comment respirer, alors mourir, je vous avoue que je ne me pose même pas la question, finalement.

— Vous ne savez pas respirer ? lui avait-il demandé, complètement estomaqué et presque moqueur.

— Non, je ne sais pas respirer, surtout quand j'en prends conscience. C'est très vicieux, dès que je me dis « respire », j'étouffe. Je sais, ça peut paraître complètement stupide, mais c'est comme si j'étais en apnée en permanence, avait-elle fini par avouer, le regard dans le vide, avec cette tristesse dans les yeux.